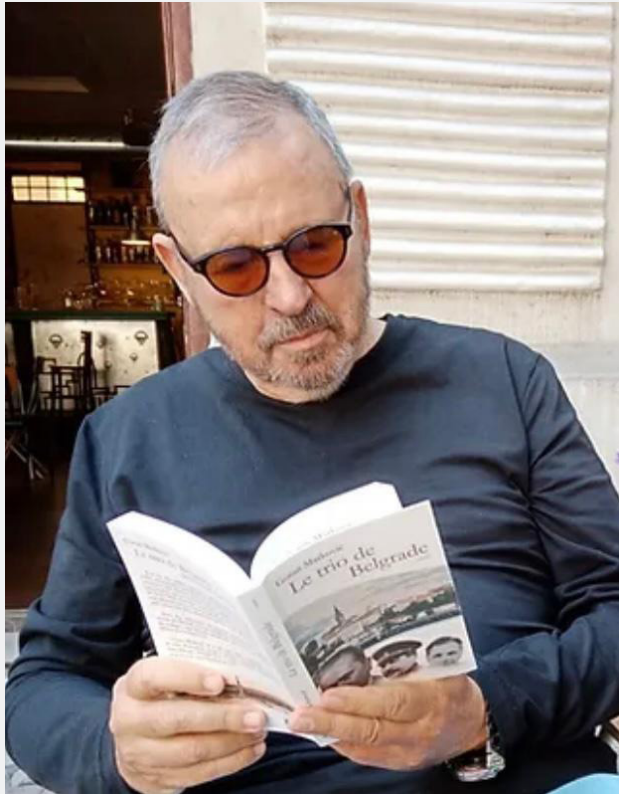


Entretien avec Goran MARKOVIĆ

Réalisateur, dramaturge et écrivain

Propos recueillis à Belgrade le 31 mars 2023, par Muriel Chrétien, traductrice

Pour la revue Riveneuve Continents, été 2023



Goran Marković, pouvez-vous nous dire ce qui déclenche chez vous l'idée d'un livre, est-ce que vous y voyez toujours un projet de film ?

Mon domaine est le cinéma. Je n'écris que pour préparer un film, et de nombreuses versions. Par exemple pour *La classe nationale*, j'ai écrit 12 versions. Je filme d'après ce que j'ai écrit. Même si je change des éléments au tournage, j'ai besoin que tout soit écrit précisément, avec beaucoup de détails. Mes scénarios ne sont pas littéraires mais très précis.

Je n'ai jamais eu l'ambition de devenir écrivain, mais au cours d'une conversation avec un ami écrivain et cinéaste Živojin Pavlović membre de la Vague noire*, le pendant de la Nouvelle vague en France, il m'a expliqué qu'écrire implique de commencer tôt le matin et d'y consacrer tout son temps, c'est la seule manière d'y arriver. Et j'ai pris l'habitude d'écrire, d'écrire énormément pour préparer mes projets de films. À tel point que des amis critiques, avec lesquels je jouais au football, m'ont proposé de participer à une revue qu'ils avaient créée *Kniževne Novine*. J'ai d'abord produit de petits textes sur nos études à Prague par exemple et ces articles étant devenus très populaires, j'ai décidé d'écrire mon premier livre *L'école tchèque* n'existe plus (1992, éditions Prosveta).

Quand vous avez écrit vos scénarii, vous n'avez donc jamais imaginé qu'ils pourraient devenir des livres ?

Au contraire, à un moment j'ai même craint que mes scénarios ne soient trop littéraires, trop écrits. Je pensais que cinéma et littérature étaient en totale opposition. Je considère que les films tirés de grandes œuvres littéraires sont toujours des échecs. Par exemple *L'Étranger*, le roman de Camus, adapté par Visconti avec Marcello Mastroianni, est sans intérêt. Et pourtant, j'adore Camus, je peux même dire qu'il est mon gourou ! J'ai dû relire *Le mythe de Sisyphe* des dizaines de fois. Je le relis à chaque fois que j'ai des problèmes. Ses livres sont trop parfaits pour être adaptés en films.

Alors, comment vous est venu l'envie d'écrire des romans ? Le premier, *L'école de Prague n'existe plus*, n'est pas vraiment un roman d'ailleurs.

Non, c'est un récit autobiographique.

* Vague Noire : mouvement du cinéma yougoslave, né au début années 60, interdit par la censure en 1972. Certains de ses membres furent emprisonnés, d'autres s'exilèrent. Alexandar Petrović (Goran Marković fut son assistant) perdit lui son emploi de professeur à l'Académie du film de Belgrade et se retrouva intendant de la faculté, où il apporta une machine à écrire et consacra ses journées à écrire, caché dans un réduit. Au début des années 80, verra le jour, « Le Groupe de Prague », dont Goran Marković fera partie. Du temps du maire Georges Frêche, le festival de cinéma de la ville de Montpellier a été en France le porte-parole de la Vague Noire en présentant régulièrement le travail de ces cinéastes.

Mes romans ne sont pas de la littérature, ils sont un mélange avec mon travail de cinéaste. Ils sont toujours basés sur des documents, beaucoup de documents, de la même manière que je construis mes scénarios. Et la littérature n'est pas mon ambition. Lorsque mon éditeur a lu *Beogradski Trio* (2018, Laguna), il m'a dit que c'était la première fois qu'il lisait un roman non littéraire.

Ce n'est pas de la littérature, mais l'ensemble en fait quand même un roman.

Oui, on peut dire ça. Mais regardez, c'est la même chose, avant de me mettre derrière la caméra, je fabrique une fiction, puis ensuite avec les personnages créés, les décors... je falsifie la réalité et pour autant, le but est que le spectateur soit convaincu que ce soit réel. Il faut absorber le spectateur et l'inclure dans le film, comme le lecteur dans le roman.

En littérature – et c'est ce que fait particulièrement bien Le Carré par exemple –, le plus important est souvent le non-dit plus que le dit. Les ellipses. Procédé que vous utilisez, vous aussi, dans votre roman *Le Trio de Belgrade* (2022, PLAN B Éditions) ; il n'y a pas de documents correspondant à chaque jour de l'histoire, elle se déroule pourtant. Les blancs laissent un espace d'imagination au lecteur.

Hors champ, quand la caméra ne montre rien, le spectateur peut reconstruire l'histoire. C'est particulièrement évident dans les films d'horreur, souvent on fait passer plus de choses en ne laissant rien voir. Quand le spectateur ne peut rien voir, son imagination est plus forte, il participe à la construction de l'histoire. Quand je suis derrière la caméra, je me place toujours comme si j'étais le spectateur et non celui qui filme.

Charles Scribner, l'éditeur d'Hemingway, lui a reproché que le début d'un de ses romans était trop lent à démarrer et lui a demandé de réduire et reprendre. Hemingway a télégraphié : « Supprimez les trente premières pages ! »

Quand j'étais étudiant à Prague, mon prof de littérature était Milan Kundera. Moi, je ne comprenais rien à ses cours, je ne parlais pas un mot de tchèque. J'ai trouvé un livre, un traité d'économie soviétique je crois, qui existait en version bilingue tchèque et serbo-croate, et en comparant les deux, j'ai commencé à apprendre cette langue. J'ai bossé comme un fou pour finir par arriver plus ou moins à suivre ses cours. Pendant toute l'année Kundera nous a parlé de la littérature du XXe s. avec un parallèle entre Thomas Mann et Ernest Hemingway, justement. Lui, venait de sortir *Risibles amours*, il était vraiment impressionnant. Le jour de l'examen, il m'a dit : « Bon, M. Marković, que pouvez-vous me dire sur la littérature ? » Je lui ai répondu : « Rien, j'en ai peur, car je ne vois pas quel sujet de discussion nous pourrions avoir en commun. » Il a juste validé mon examen en me disant : « D'accord, c'est bon ». Il était plutôt pressé de partir en week-end avec sa copine... On habitait dans une cité d'étudiants, près d'un stade où avaient lieu des parades, 10.000 acteurs pour 100.000 spectateurs, et derrière, une ligne de tramway. Nos soirées étaient bien arrosées et Kundera était toujours un de ceux qui sortaient juste pour attraper le dernier tram de la nuit.

Parlons un peu du roman *Le trio de Belgrade*... Pouvez-vous nous dire ce qui a déclenché l'idée de ce livre ?

Au départ, je voulais faire un film, mais ce sujet était quasiment interdit, même un livre n'aurait pas pu être publié sur ce sujet à l'époque de Tito. Alors, j'ai réuni des documents durant une vingtaine d'années et j'ai commencé à écrire une, puis plusieurs versions de scénarii. Ce qui me fascinait dans ce sujet était les méthodes tout à fait inédites utilisées dans les camps. Des prisonniers étaient désignés pour devenir des tortionnaires. Eux seuls faisaient le travail pour obtenir des aveux ou des dénonciations, les gardes ne participaient pas. J'ai aussi interrogé plusieurs anciens détenus et l'un d'eux m'a dit que « ceux qui n'ont pas fait de mal aux autres ne sont jamais ressortis des camps ». C'était différent des méthodes du goulag.

Après la dislocation de la Yougoslavie, vous auriez pu tourner ce film ?

Après l'éclatement de la Yougoslavie, toutes les îles se sont retrouvées en Croatie, donc impossible d'accès pour un cinéaste serbe. On ne pouvait même pas filmer avec des équipes étrangères qui, elles, ne voulaient pas s'y rendre. J'ai pensé tourner en Albanie, j'ai fait une demande à l'ambassade où j'ai été reçu par l'attaché culturel qui m'a dit : « Comment serait-ce possible en Albanie, nous n'avons pas une seule île ! »

Je n'ai jamais réussi à trouver l'argent pour faire le film que je voulais faire. À un moment, le propriétaire d'un café de Belgrade voulait même financer le projet ! L'annonce a été faite au festival de Cannes en 1989 ou 1990, mais personne ne s'intéressait à la Yougoslavie à ce moment-là.

On est arrivé ensuite à l'époque digitale et tous les effets spéciaux possibles et imaginables, mais je trouvais que le procédé ne convenait pas vraiment à ce film.

J'ai fini par décider d'écrire un livre et j'ai d'abord pensé le bâtir sur une simple chronologie. Mais tellement de livres historiques, sur toute l'histoire du pays, ont été publiés à cette époque, des livres ennuyeux. Le public était lassé, j'ai donc décidé de parler de cette histoire sous forme de fiction.

Enfin, j'ai découvert la présence de l'écrivain Lawrence Durrell en Serbie au début des années cinquante et en lisant son livre *Les aigles blancs de Serbie* – très mauvais par ailleurs –, j'ai pensé qu'il ferait un excellent personnage principal. Dans ce récit quasi autobiographique, le héros est son alter ego, il pouvait donc entrer dans la peau d'un espion. Et puis, tous les Anglais ne sont-ils pas espions ? D'autre part, en lisant sur lui, j'ai découvert qu'il aimait les femmes, l'idée du triangle amoureux s'est imposée comme base du roman. Fiction, roman, il restait à définir le genre, j'ai tout naturellement choisi le mélodrame, car c'est mon créneau favori et celui auquel le public réagit le mieux.

Finalement, le livre *Beogradski trio* est sorti en 2018 chez Laguna.

Le *Trio de Belgrade*, version serbe, en est à sa 7e édition, soit environ 15.000 exemplaires vendus. Un mot sur les traductions.

Il a été traduit en Slovénie, en Macédoine, en France, et il va bientôt sortir en Italie. Ce qui est étrange est qu'il n'a pas été traduit en anglais, mais mon éditeur serbe Laguna a des projets à ce sujet, je leur ai donné mon accord pour me représenter pour le faire. En Angleterre, j'ai juste peur que tout ce que j'ai inventé dans ce récit puisse me faire accuser de falsification !

Cette histoire et déjà ancienne, qu'est-ce qui fait selon vous son succès aujourd'hui ?

Je pense qu'en fait le public est plus sensible aux mélodrames qu'aux sujets de fond. Les histoires d'amour sont toujours séduisantes, le contexte historique est du domaine décoratif. De nos jours, les gens sont tellement submergés d'informations violentes, les guerres et autres catastrophes, qu'ils sont lassés des sujets historiques et préfèrent la fiction. Par ailleurs, je sais par mon éditeur Laguna qu'environ 85 % des lecteurs sont des femmes et je suis certains qu'elles réagissent particulièrement bien à ce genre littéraire dans notre pays.

Pouvez-vous vous nous dire un mot sur votre dernier roman, *Docteur D.* paru en 2022 chez Laguna ?

La construction ressemble à celle du *Trio de Belgrade*, car ma seule idée était de faire un film. On m'a empêché de faire ce film en me créant tout un tas d'ennuis. On a supprimé ma retraite nationale, on a interdit aux étudiants de me choisir comme référent alors que j'ai l'échelon de professeur de doctorants...

Docteur D. est une comédie, car Karadić était un charlatan. Il était réfugié clandestinement à Belgrade. Il avait changé d'apparence et exerçait ouvertement la profession de médecin « alternatif » et de gourou. Il était docteur en médecin de formation. C'est un personnage presque attachant. Il est dans la séduction et elle fonctionne. Même sur moi ! Plus j'avancais dans l'écriture plus je le trouvais sympathique, ce qui est un comble !

Ce qui m'a fasciné, c'est ce changement de personnalité. Comment quelqu'un qui se cache sous une fausse identité peut s'installer tellement intimement dans un personnage et finir par se prendre pour le personnage dont au départ il jouait le rôle. Quand les forces chargées de sa protection reprochent à Docteur D. de s'être exposé, entre autres à la TV, et veulent le faire passer dans un autre pays, il leur dit « mais c'est impossible, mes patients ont besoin de moi ». Ils finissent par le livrer parce qu'il est devenu ingérable.

Comment voyez-vous la place des différentes littératures et cinémas des pays de la région ?

Il suffit de regarder ce qui se passe autour de nous. L'atmosphère générale. Bon, ce n'est pas pareil partout bien sûr, certains s'en sortent mieux que d'autres. L'aide au cinéma et à la littérature c'est bien, mais si on ne soutient que ce qui est dans le sens du vent...J'ai réalisé quatre ou cinq films depuis la fin de la Yougoslavie, ils ont tous été soutenus par le CNC ou Eurimage... Ici, on a eu une période très encourageante pour les arts, disons de 2000 à 2012, et puis... D'un autre côté, j'ai 77 ans ce qui veut dire que j'ai vu pas mal de retournements de situations. J'ai assisté à l'entrée des chars soviétiques à Prague, le pays était à genoux et aujourd'hui la vie en Tchéquie est tout à fait agréable. Il y a toujours un espoir que les choses changent.

Je pense par ailleurs qu'il faut séparer la production cinématographique d'un pays et la situation de ce même pays, qui vivent des trajectoires différentes. Par exemple, ce qui se passe en Iran est terrible, pourtant les films iraniens sont absolument géniaux. Il y a eu le même phénomène en Hongrie, en Pologne.

Un autre aspect est que l'ère numérique fournit beaucoup de facilités pour le tournage, un téléphone peut suffire. C'est une très bonne chose. Tout est possible et plus facilement, il n'y a plus besoin d'avoir sa carte au parti ou d'être soutenu par les autorités. La production est aussi plus volumineuse. En fait, il est plus simple de faire que montrer ce que l'on fait parce que, tant pour les livres que pour les films, les circuits de distribution et de diffusion sont des monopoles, pas les mêmes qu'avant mais des monopoles quand même, et c'est très difficile de se frayer un chemin jusqu'au lecteur, jusqu'au spectateur.

A Prague en 1968, j'ai vu de mes yeux un char russe arriver sur la place du Musée national. Des jeunes tchèques, très courageux sont montés dessus, ont dévissé le bouchon du réservoir d'essence pour y mettre le feu. Le conducteur du char, un jeune lui aussi, 18 ans pas plus, a tourné le canon vers le musée et en quelques secondes a pulvérisé la façade. Cette vision m'a marqué. À vie. Depuis ce jour, j'ai voulu combattre cette force obscure, le fascisme, et cette lutte doit continuer.

Goran Marković est metteur en scène de cinéma et de théâtre, scénariste et écrivain, diplômé en 1970 de l'Académie du film de Prague. Il a réalisé des documentaires, une série télévisée et treize longs métrages dont certains ont été récompensés internationalement, comme Tito et moi, Coquille d'argent au festival de San Sebastián en 1992 ou par le Grand prix du festival international du film de Montréal en 2003 pour Le cordon. Il est professeur émérite à la faculté des Arts de Belgrade. En 2012, il a été nommé Officier de l'ordre des Arts et des Lettres.

*Muriel Chrétien accompagne les francophones de Belgrade dans leur approche linguistique et culturelle de la Serbie et anime un café littéraire. Elle donne également des cours de français. En 2022, elle a traduit un serbe le roman de Goran Marković, *Le trio de Belgrade* et avait un des parades de gramme serbe, les deux ouvrages publiés chez PLAN B Éditions.*